

Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 4 (1896)

Heft: 14

Artikel: De la visibilité de l'ancienne Église catholique en occident du IXe siècle à l'époque actuelle

Autor: Michaud, E.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-403341>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DE LA VISIBILITÉ

DE

L'ANCIENNE ÉGLISE CATHOLIQUE EN OCCIDENT

DU IX^e SIÈCLE A L'ÉPOQUE ACTUELLE.

I.

Dans le *Traité de l'Eglise chrétienne en général*, les théologiens démontrent que l'Eglise chrétienne n'est pas le christianisme; que le christianisme est le dépôt doctrinal, moral et liturgique confié par le Christ à l'Eglise, c'est-à-dire à la société de ses disciples, constitués par lui gardiens de ce dépôt, vivant spirituellement de lui et sanctifiés par lui; que, par conséquent, si le christianisme, en tant que dogme, morale et religion, doit offrir à l'intelligence humaine, au cœur humain, à la conscience humaine, toute la perfection que nous sommes en droit d'exiger de la vérité, de la justice et de la sainteté, il ne saurait en être de même de l'Eglise, qui est essentiellement une société d'hommes, et qui, comme telle, est forcément imparfaite. La foi doit être une, *una fides*; le Christ doit être un, *unus Christus*; le baptême doit être un, *unum baptisma*: en un mot, toute le christianisme, étant la religion du Christ, doit être un, ainsi qu'il doit être saint. Tout chrétien, tout vrai disciple de J.-C., doit accepter intégralement le Christ et sa doctrine, le Christ et ses préceptes, le Christ et ses moyens de salut. Il ne doit en retrancher aucun iota. Cet universalisme du christianisme universellement accepté par toute la société des vrais chrétiens, constitue l'universalisme de l'Eglise chrétienne, qui

est ainsi universelle ou catholique parce qu'elle professe toute la doctrine du Christ, parce qu'elle pratique toute sa morale, parce qu'elle emploie tous ses moyens de salut, en un mot parce qu'elle est fidèle au dépôt divin qui lui a été confié, sans en rien retrancher et sans y rien ajouter.

Ceux qui y ajoutent ou qui en retranchent quoi que ce soit, sont des hérétiques, qui se constituent ainsi d'eux-mêmes en dehors de la catholicité du christianisme et de l'Eglise.

La catholicité de l'Eglise doit être visible comme son unité, comme sa sainteté et comme son apostolicité. Elle est visible partout où il y a profession de toute la doctrine enseignée par le Christ, partout où il y a pratique de toute sa morale, partout où il y a emploi de tous les moyens de salut établis par lui. Jamais l'Eglise universelle n'a exigé davantage pour se prononcer sur la catholicité des Eglises particulières ou des individus. Et encore ne s'agit-il pas d'une visibilité éclatante, miraculeuse et parfaite, pas plus qu'on n'exige d'un homme ou d'une société d'hommes que son unité et sa sainteté soient parfaitement visibles, sans aucune ombre, sans aucune défectuosité. La perfection que l'on est en droit d'exiger de la vérité même, de la doctrine même, de la foi même, de la sainteté même, ne saurait être exigée d'aucune société humaine, cette société fût-elle fondée, comme l'Eglise chrétienne, sur le Christ même. Autre est le Christ, autre est l'Eglise. L'Eglise n'est que le corps du Christ, en ce sens que le Christ vit dans les fidèles par sa doctrine et par sa grâce. Le Christ est l'âme de l'Eglise, mais l'Eglise n'est que son corps. Or un corps, tout en étant vivant, peut être malade, défiguré, couvert de plaies; il ne cesse pas pour cela d'être le corps de l'âme qui le vivifie. De même, l'Eglise chrétienne, tout en étant appelée à la perfection de la vie et de la beauté, est cependant, sur la terre, souvent imparfaite et infirme. « L'Eglise, dit S. Augustin, est maintenant mélangée de méchants qu'elle ne devra plus renfermer un jour, comme elle est maintenant mortelle, parce qu'elle se compose d'hommes sujets à la mort, mais un jour elle sera immortelle, quand elle ne comptera plus dans son sein un seul homme sujet à la mort même corporellement.... L'Eglise sur la terre est composée de pécheurs, elle n'est pas immaculée. Ce n'est que dans le ciel qu'elle sera sans tache ni ride, mais sur la terre elle a des taches et des rides, parce qu'il y a toujours

en elle des pécheurs ». Et cette Eglise, malgré ses taches et ses rides, malgré ses infirmités et ses imperfections, est cependant la véritable Eglise du Christ.

Cette inévitable imperfection de l'Eglise universelle sur la terre, est visible aussi dans chacune des Eglises locales ou particulières qui la composent. Celle des Eglises particulières qui se croit parfaite, sans tache ni ride, est ou aveugle, ou distraite au point de ne pas se considérer, ou orgueilleuse au point de ne pas pouvoir se voir telle qu'elle est réellement.

Pendant des siècles, hélas ! certaines Eglises particulières ont passé leur temps à s'adresser les unes aux autres des reproches sur leurs taches et leurs rides, croyant que plus elles noircissaient leurs voisines, plus elles se blanchissaient elles-mêmes. Certains Occidentaux, à certaines époques, ont été injustes envers les Orientaux ; et certains Orientaux ont agi ou agissent de même envers les Occidentaux.

Il serait temps, croyons-nous, que cette déplorable théologie de récriminations et d'accusations (*accusator fratrum*) cessât. Il serait temps que les Eglises qui se disent chrétiennes prissent, les unes à l'égard des autres, une attitude plus digne, plus respectueuse, plus charitable, et, disons le mot, plus vraie. Il serait temps que l'orgueil ecclésiastique qui pousse certains théologiens à se croire toute l'Eglise et à ne voir en dehors de leur Eglise particulière que des hérétiques qu'ils prennent en pitié ou en dédain, il serait temps, dis-je, que cet orgueil ecclésiastique disparût à tout jamais. Il ne s'agit pas seulement de se traiter sentimentalement et charitablement en frères ; il faut voir toutes les Eglises, même la sienne, telles qu'elles sont réellement avec toutes leurs misères ; il faut voir si tous ceux que nous appelons, dans une première phrase, des *frères*, méritent réellement d'être traités, dans la seconde, de frères *égarés*.

La présente étude a pour but de démontrer que l'Eglise catholique ou universelle n'a jamais cessé d'exister en Occident, malgré les hérésies de la papauté et malgré celles qu'on désigne sous le nom général de protestantisme.

II.

Les Orientaux ont été maltraités, mal jugés, calomniés même, soit par la papauté et ses jésuites, soit par nombre de

protestants. Il est naturel qu'ils soient irrités et même aigris contre les papes, contre les jésuites, contre les écrivains ultramontains, ainsi que contre les écrivains protestants qui les ont blessés aussi profondément. Il est même naturel, reconnaissons-le, qu'ils exagèrent les injustices dont ils ont eu à souffrir, et qu'ils les imputent à *tous* les Occidentaux en général, sans discerner les nombreux Occidentaux qui, à toutes les époques, se sont abstenus de toute attaque envers eux, et même qui ont pris courageusement leur défense. La douleur, l'amertume, la colère ne discernent pas, n'analysent pas, ne distinguent pas. Les Occidentaux sages et qui connaissent le cœur humain, ne sauraient ni s'en étonner ni même s'en formaliser : *par pari refertur*.

Que tel écrivain oriental déverse l'irritation longtemps accumulée de son cœur, en disant que les Occidentaux sont sans « bonne foi réelle » ; que tout l'Occident latin et protestant porte « le cachet de la mort » ; qu'il est « déshérité de la communion spirituelle de la prière » ; que pas un chrétien en Occident n'a pris la défense de la vérité et de la charité chrétiennes ; que « l'Europe occidentale tout entière peut être considérée comme n'ayant aucune religion, quoiqu'elle n'ose point se l'avouer » ; que « l'hypocrisie religieuse est pour ainsi dire l'unique religion de l'Occident » ; que « le christianisme de l'Occident s'est suicidé » ; que « le schisme occidental a dénaturé le christianisme dans toute son essence spirituelle » ; etc. Une telle exécution sommaire, des exagérations aussi exorbitantes, des assertions aussi puérilement erronées, des thèses aussi grossièrement blessantes, nous font sourire et sont loin de nous déplaire, puisqu'elles ôtent à ceux qui se les permettent le droit de nous accuser désormais. Nous pourrions leur dire que maintenant nous sommes quittes ; et nous serions même fort généreux, car aucun écrivain occidental, que je sache, n'a tenu envers aucun Occidental un langage aussi erroné et aussi injuste.

La part de l'animosité étant faite, raisonnons en chrétiens, fatigués de voir les plus saintes causes compromises par les passions des hommes et désireux de faire enfin la paix dans la vérité et par la vérité.

Je commencerai par un argument *ad hominem*, en réfutant ces Orientaux par eux-mêmes, en opposant à leurs griefs leurs

propres aveux, en défendant notre cause d'après leurs propres principes. J'en appelle à Khomiakoff lui-même. Certes il n'est pas tendre envers les Occidentaux. Ses aveux en leur faveur en seront d'autant moins suspects. Je le cite en particulier, parce qu'il a été, nous l'avons vu¹⁾, un esprit élevé, un chrétien convaincu et dévoué à l'Eglise.

« On ne connaît bien, a-t-il dit, que le monde dont on est soi-même²⁾ ». — Donc, lui dirons-nous, abstenez-vous de juger aussi sévèrement le monde occidental dont vous n'êtes pas et que vous connaissez mal. Méfiez-vous des jugements absolus et tranchants qui seraient ici doublement déplacés.

— « L'Eglise est sans éclat. Comme son divin fondateur et ses premiers disciples, elle passe presque inaperçue dans l'humanité; elle vit oubliée ou ignorée³⁾ ». — Donc, si la véritable Eglise orthodoxe a été, en Occident, sans éclat, presque inaperçue, oubliée ou ignorée, elle n'a pas cessé pour cela d'exister. Ne traitez pas sa modestie comme un néant.

— « Le nombre des fidèles ne peut pas servir de mesure pour la sainteté de l'Eglise. Il est donc incontestable que malgré votre isolement et les sensations pénibles qu'il peut vous occasionner, vous pourriez encore être les dépositaires de la sainte doctrine de notre Sauveur et des traditions de son Eglise, si la justice était pour vous, et si vos convictions et votre foi étaient établies sur des bases solides⁴⁾ ». — Très-bien. L'Eglise du Christ a été un petit troupeau, *pusillus grex*, et elle peut encore en être un. Le nombre est peu de chose dans les questions de vérité. Les Orientaux, loin de reprocher aux Occidentaux restés fidèles à la foi universelle leur petit nombre, doivent les en estimer davantage; et s'ils doutent de l'exactitude de leur foi, qu'ils l'examinent à la lumière du criterium de l'Eglise universelle. C'est à ce criterium que nous en appelons pour démontrer la catholicité de notre foi: *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est*.

— « Il faut s'adresser à la totalité de l'Eglise, unie dans la concorde et dans l'amour mutuel: car l'amour n'usurpe pas, ne monopolise pas la grâce et ne réduit pas ses frères à l'ilotisme spirituel⁵⁾ ». — Parfait. Donc, si les Orientaux veulent

¹⁾ Voir la *Revue*, numéro 13, 1896, p. 46—70.

²⁾ *L'Eglise latine et le protestantisme au point de vue de l'Eglise d'Orient*, p. 241; Lausanne, Benda, 1872, 1 vol. in 8°.

³⁾ P. 386. — ⁴⁾ P. 372. — ⁵⁾ P. 173.

pratiquer l'amour chrétien et la concorde envers la totalité de l'Eglise, ils ne doivent pas traiter en ilotes les Occidentaux restés fidèles à la foi, mais reconnaître l'exactitude de leur foi et le bien fondé de leurs droits dans l'Eglise universelle.

— « Toutes les sectes chrétiennes ne renferment-elles pas dans leur sein des hommes qui, malgré l'erreur de leurs doctrines, le plus souvent héréditaires, rendent hommage par leurs pensées, par leurs paroles, par leurs actions, par leur vie tout entière, à Celui qui mourut pour leurs frères coupables? Tous voient luire au milieu des ténèbres quelques rayons de la lumière éternelle, révélée par des moyens divers; ces rayons sont faibles et insuffisants, mais ils émanent de Dieu et du Christ, et viennent tous se concentrer dans le soleil de vérité qui luit pour l'Eglise. C'est du trésor inépuisable de connaissance intime ou de foi, confié à l'Eglise, que les sectes qui s'en sont séparées tiennent les restes de révélation qu'elles ont encore conservés¹⁾... Je sais que, dans toute religion, il y a déjà un principe ou une lueur de vérité; je sais que cette lueur est d'autant plus grande et plus vive que la religion même s'épure; je sais qu'elle l'est surtout dans les sectes chrétiennes; mais je sais aussi que la vérité même, c'est-à-dire le christianisme, n'est que dans l'Eglise²⁾ ». — Les vrais catholiques d'Occident ne sont jamais sortis de l'Eglise universelle; ils ne sauraient donc, à aucun prix, admettre qu'on les traitât de sectes. S'ils ne sont pas, à eux seuls, toute l'Eglise chrétienne, ils sont dans l'Eglise chrétienne, ils y ont toujours été et ils n'en sont jamais sortis. Mais, même si les Orientaux abusés s'obstinaient à les considérer comme des sectes, ils devraient encore, d'après Khomiakoff, reconnaître qu'ils ne sont pas dénués entièrement de la révélation chrétienne. Si le christianisme est dans l'Eglise et s'ils sont dans l'Eglise, ils sont donc chrétiens et chrétiens véritables.

— « A l'époque du schisme romain (IX^e siècle), l'esprit de l'Eglise était encore si puissant, même dans l'Occident, et si opposé à l'esprit de la Réforme postérieure, que le romanisme a été obligé de cacher aux yeux des chrétiens et à ses propres yeux son propre caractère³⁾. » — Donc, de l'aveu même de Khomiakoff, le schisme romain n'a nullement détruit l'esprit de l'Eglise en Occident. L'histoire démontre que cet esprit de

¹⁾ P. 269. — ²⁾ P. 311. — ³⁾ P. 55.

l'ancienne Eglise s'est maintenu en Occident non seulement au IX^e siècle, mais encore dans tous les siècles suivants, malgré le schisme romain, c'est-à-dire, malgré les faits et gestes de la papauté et de ses agents.

— « Le schisme occidental est l'exclusion imméritée de tout l'Orient, l'usurpation du monopole de l'inspiration divine ¹⁾. »

— Or, répliquons-nous, beaucoup d'Occidentaux ont protesté contre cette exclusion injuste et imméritée de l'Orient; beaucoup ont reproché à Rome sa conduite; beaucoup ont proclamé l'existence de la vie chrétienne et de « l'inspiration divine », en Orient non moins qu'en Occident. Donc, de l'aveu même de Khomiakoff, beaucoup d'Occidentaux ne sauraient être considérés, sans injustice, comme coupables de schisme envers l'Orient.

— « L'Eglise compte parmi ses enfants et au nombre de ses apologistes les plus distingués des hommes qui étaient nés dans les communions occidentales ²⁾. » — Donc, disons-nous, les « communions occidentales » ne sont pas à dédaigner, même au point de vue de la foi et de l'Eglise chrétiennes, si elles fournissent à l'Eglise ses apologistes les plus distingués.

— « L'Eglise visible n'existe qu'en tant qu'elle est soumise à l'Eglise invisible et consent à être sa manifestation; et, d'un autre côté, l'Eglise invisible ne peut point accepter comme sa manifestation une société religieuse qui ne serait pas soumise au principe même de la communion chrétienne. Ce principe est celui de l'amour mutuel en J.-C. et porte avec lui ses fruits, la sanctification et la connaissance des mystères divins, c'est-à-dire la foi. Tant qu'il existe, tant qu'il est admis par tous, l'Eglise visible subsiste ³⁾. » — Or, disons-nous, l'histoire de l'Eglise occidentale montre de nombreux fidèles qui n'ont cessé d'être « soumis à l'Eglise invisible », qui ont toujours voulu « être sa manifestation », qui ont toujours été « soumis au principe de l'amour mutuel en J.-C. », qui ont proclamé les mystères divins et la foi. Donc, jamais la véritable Eglise visible n'a cessé d'exister en Occident, malgré la papauté et malgré les attaques de celle-ci dirigées contre l'Orient.

— « Si, dans l'immensité du monde oriental, au moins deux ou trois évêques, restés fidèles à Dieu, bénissaient les

¹⁾ P. 86. ²⁾ P. 200—201. ³⁾ P. 274—275.

ordres inférieurs et composaient à eux seuls tout l'épiscopat, l'Eglise n'aurait rien perdu de sa force et de son unité, et elle serait encore l'Eglise catholique comme au temps des apôtres¹⁾.»

— Nous n'irons pas aussi loin que Khomiakoff et nous ne dirons pas que l'Eglise n'aurait rien perdu de sa force dans l'hypothèse qu'il examine. Mais nous ferons observer aux Orientaux que jamais l'Occident n'a été réduit à une hypothèse aussi triste; que toujours il y a eu, aux époques les plus éprouvées, des évêques, des prêtres, des théologiens, qui n'ont cessé d'affirmer la vraie foi et de pratiquer la vraie morale du Christ. Donc jamais l'Eglise catholique n'a cessé en Occident.

— Quand Khomiakoff est contraint d'avouer des déficiences dans une des Eglises locales ou particulières de l'Orient, il dit que cela regarde le « diocèse » russe, ou le « diocèse » de la Grèce, et non point l'Eglise. — Si l'on voulait juger l'Occident avec les mêmes poids et les mêmes mesures que l'Orient, ne devrait-on pas dire aussi, en constatant des déficiences et même des hérésies soit à Rome, soit à Lyon, soit à Florence, etc.: Cela regarde le diocèse romain, ou le diocèse de Lyon, ou le diocèse de Florence, etc., et non point l'Eglise?

— Khomiakoff dit: « Plus justes envers la vigoureuse intelligence et le noble caractère de Luther et envers les premiers docteurs de l'anglicanisme, nous ne pouvons pas les considérer comme des hérésiarques... Ils firent de vains efforts pour sortir des ténèbres et pour ramener l'hérésie papale à la vérité primitive: mais l'homme ne peut point refaire l'Eglise des apôtres. Il ne peut que s'y réunir. L'orgueil de l'Occident ne se décida pas à se tourner vers l'Orient, et une nouvelle forme de l'erreur et du protestantisme vint partager en deux le royaume de l'hérésie papale et du protestantisme romain²⁾. » — Khomiakoff attribue à l'orgueil ce qu'il suffirait peut-être d'attribuer à l'ignorance; car, au XVI^e siècle, l'Eglise d'Orient était très peu connue en Occident, et le criterium catholique très peu pratiqué. Quoi qu'il en soit, les anciens-catholiques ne font pas autre chose que ce que demande Khomiakoff: ils veulent « ramener l'hérésie papale à la vérité primitive »; ils se tournent vers l'Orient pour rétablir avec lui l'ancienne union brisée par Rome, brisée aussi, disons-le, par certains empereurs de By-

¹⁾ P. 206. ²⁾ P. 277.

zance qui ont exercé dans l'Eglise de leur empire une influence néfaste. Les anciens-catholiques, en proclamant toute la foi de l'ancienne Eglise indivisée et seulement la foi de l'ancienne Eglise indivisée, tendent à l'Orient orthodoxe une main fraternelle. Ils n'ont point à refaire l'Eglise des apôtres, parce que l'Eglise des apôtres n'a jamais cessé d'exister, ni en Orient, malgré les nombreuses hérésies qui y ont été condamnées, ni en Occident, malgré les erreurs papales et protestantes contre lesquelles des voix nombreuses se sont élevées.

III.

D'autres considérations rendront aussi notre thèse évidente.

1. Avant la rupture entre l'Orient et l'Occident, aucun Oriental n'a élevé de doute sur l'orthodoxie ou catholicité de l'Eglise occidentale, pas plus qu'aucun Occidental n'en a élevé sur l'orthodoxie ou catholicité de l'Eglise orientale. Si donc on veut suspecter la catholicité de l'une ou de l'autre Eglise, ce ne peut être qu'à partir de la rupture entre l'une et l'autre.

C'est, en effet, ce que la papauté et ses agents ont fait par rapport à l'Eglise orientale en la déclarant schismatique, sous prétexte qu'à partir du IX^e siècle elle n'a pas voulu se soumettre à la prétendue autorité universelle de l'évêque de Rome. Mais c'est un fait qu'aux yeux d'une grande quantité d'Occidentaux les Orientaux n'ont pas cessé d'être de véritables frères. Tous les Occidentaux qui ont protesté contre les innovations papales, contre l'autorité abusive des papes, contre leurs prétentions autoritaires et tyranniques, ont continué en Occident le point de vue de l'ancienne Eglise indivisée, et sont par conséquent demeurés, sur le point en question, dans le même esprit que les Orientaux. C'est un fait que les visées politiques des papes, loin d'avoir obtenu l'assentiment des Occidentaux, en ont scandalisé un nombre considérable, et de ce nombre étaient certainement les meilleurs chrétiens. La rupture entre les deux grandes Eglises n'a donc jamais été, de la part de l'Occident, ni complète ni absolue ; bien plus, elle n'a jamais été le fait de l'Eglise même d'Occident, mais seulement de la papauté et de ses agents. Que d'évêques, que de prêtres, que de laïques instruits ont repoussé les doctrines de Rome, l'absolutisme de Rome, les procédés de Rome, soit en-

vers les Orientaux, soit envers les Occidentaux! Donc les Orientaux seraient mal fondés à affirmer que la catholicité a été détruite en Occident par le seul fait que la papauté romaine et ses théologiens ont rompu les anciennes relations avec l'Eglise d'Orient et l'ont traitée de schismatique.

Il ne faut pas confondre l'Eglise avec la hiérarchie et avec le gouvernement. L'Eglise n'est pas une société politique, où le gouvernement et l'administration sont à peu près tout. L'Eglise est une société religieuse et spirituelle; c'est ce qui la différencie d'avec les autres sociétés qui ont besoin d'être gouvernées jusque dans les plus petits détails. Son seul chef est le Christ. Les apôtres qu'il a envoyés ont été envoyés pour répandre sa doctrine et pour apprendre aux hommes à pratiquer ses préceptes (*docentes eos servare quaecumquæ mandavi vobis*), et non pour gouverner les âmes, encore moins les corps. Habitué que nous sommes à voir du gouvernement et de l'administration partout, nous sommes disposés à ne plus apercevoir l'Eglise là où le gros de la hiérarchie viole les préceptes du Christ et où la doctrine du Christ n'est professée que par une minorité plus ou moins dispersée. C'est une erreur. Là où deux ou trois sont réunis au nom du Christ et professent sa doctrine, là est l'Eglise, puisque le Christ est au milieu d'eux. C'est sur cette doctrine, qui est la parole même du Christ, que nous nous basons pour affirmer l'existence et la visibilité de l'Eglise catholique orthodoxe en Occident, même aux époques de perturbations et de schismes.

Les Orientaux seraient également mal fondés à prétendre que la catholicité a été détruite en Occident par le fait que le *filioque* a été introduit dans le symbole occidental malgré l'Eglise d'Orient. Cette introduction et le maintien de cette introduction sont entachés d'illégalité, cela est incontestable. Mais que les Orientaux veuillent bien considérer qu'il n'y a pas là motif suffisant pour déclarer l'Eglise occidentale hérétique, encore moins toute l'Eglise occidentale hérétique.

D'abord, on sait comment cette introduction a eu lieu; comment elle a été le fait de quelques synodes particuliers d'Espagne, de la volonté de Charlemagne, de quelques synodes particuliers de la Gaule et de l'Allemagne, enfin des papes à partir de Benoît VIII (1014). En vérité, est-ce là toute l'Eglise d'Occident? Qui oserait le prétendre? Qui oserait en rendre réelle-

ment responsables tous ces fidèles qui n'ont jamais été consultés, et qui, si on leur eût expliqué l'illégalité de la chose, l'eussent certainement repoussée? Ils ont laissé faire parce qu'ils ne se croyaient pas autorisés à prendre une décision; rien de plus.

Ensuite, on sait pour quel motif les premiers auteurs de cette introduction l'ont faite : ils ont voulu, non pas enseigner une hérésie, non pas corrompre la foi du symbole, mais fortifier cette foi, en faisant mieux ressortir, pensaient-ils, la divinité du Fils, puisqu'ils l'associaient au Père dans les actes de la vie divine. Il n'y avait, dans cette manière de penser, aucune hérésie ni d'intention, ni de fait, la doctrine de l'unité de principe en Dieu étant sauve.

Enfin, quant aux théologiens plus instruits qui savaient qu'il n'y a qu'un principe dans la Trinité, ils n'ont jamais eu la pensée de contredire cette vérité et ils ont toujours voulu expliquer correctement le *filioque*. Beaucoup d'Orientaux ont reconnu que l'explication de ces derniers est acceptable comme opinion; ils s'opposent seulement à ce qu'on en fasse un dogme et ils ont raison. Mais aucun partisan du *filioque* n'en fait un dogme. — Qu'on le retire alors du symbole, disent-ils, puisque le symbole ne doit contenir que des dogmes. Pour ma part, j'approuve leur raisonnement et leur exigence. Mais ils doivent aussi reconnaître, de leur côté, que, dans un tel état de choses et avec de telles explications, on ne saurait taxer d'hérésie formelle toute l'Eglise occidentale, sa foi étant pure et exacte sur ce point, bien que la conduite des auteurs de l'introduction et des papes qui l'ont ensuite acceptée et maintenue, ait été, comme il a été dit, illégale et regrettable.

La catholicité de l'Eglise occidentale subsiste donc, malgré la faute en question, faute qui ne saurait être attribuée à tous les fidèles d'Occident, et qui a été regrettée et désavouée par beaucoup d'entre eux. On ne saurait être déclaré coupable d'hérésie formelle malgré soi.

Quant aux dogmes erronés que la papauté a formulés dans les conciles particuliers qu'elle a tenus, ils ont été repoussés aussi par un nombre considérable de théologiens et de fidèles. On peut dire qu'il existe des protestations contre tous ces conciles prétendus œcuméniques, et que pas un d'eux, pas même le concile de Trente, n'a été accepté intégralement et unanime-

ment. On peut dire que, lorsqu'une définition formulée dans un de ces conciles était de nature à choquer la raison ou la foi, toujours il s'est trouvé des théologiens et des écrivains qui en ont « tourné » le sens de manière à le faire rentrer dans la doctrine traditionnelle, et qui n'ont, de fait, admis que celle-ci, s'en référant avant tout à la doctrine des Pères et subordonnant à cette doctrine la définition en question. Ce sont là des faits certains, qu'il serait facile de mettre en pleine lumière.

Sans recourir aux prétendus hérétiques du moyen âge, qui ont été souvent plus catholiques et plus orthodoxes que les inquisiteurs qui les ont persécutés, on peut et on doit considérer comme de vrais catholiques ces nombreux fidèles qui, dans tout l'Occident, ont constamment fait opposition aux fausses doctrines romaines, à ses faux documents, à ses fausses dévotions, aux agissements du clergé séculier et du clergé régulier, à la vente des indulgences, au trafic des messes, aux superstitions de toutes sortes, à la fausse morale de Rome, etc. Toute la littérature occidentale, à dater du IX^e siècle, est remplie de ces oppositions et de ces protestations; il est facile de les suivre et de les recueillir siècle par siècle jusqu'au XIX^e. Toutes ces voix montant vers le ciel contre les erreurs et les iniquités de Rome, forment même une des pages les plus éloquentes et les plus sublimes de l'histoire de l'Eglise. Je suis prêt à les publier, si la discussion l'exige. Qu'on lise, en tout cas et entre cent autres, l'ouvrage de M. Rocquain sur « l'Esprit de Réforme avant Luther ¹⁾ »; on y verra comment l'esprit de l'ancienne Eglise indivisée n'a cessé de lutter, en Occident, contre ceux qui ont voulu l'étouffer, mais qui n'ont pas réussi. Ce spectacle est réconfortant. Innombrables ont été les catholiques qui, en Occident, ont demandé la réforme de la papauté; qui ont voulu rester catholiques, sans être ultramontains; et qui ont vu dans le pape le patriarche d'Occident, le chef *administratif* de l'Eglise occidentale, sans vouloir reconnaître d'autre chef *spirituel* que J.-C., et d'autres dogmes que ceux qui ont été définis par l'Eglise universelle et les conciles réellement œcuméniques.

¹⁾ Paris, Thorin. Voir la *Revue*, n° 3, 1893, p. 465—471, et n° 11, 1895, p. 572—577.

2. Or, si l'esprit *catholique* de l'ancienne Eglise universelle n'a pas été détruit par l'esprit *ultramontain* ou *romain*, il ne l'a pas été davantage par les systèmes *protestants*. Les oppositions occidentales contre les différentes espèces de protestantisme, sont non seulement nombreuses, mais je dirai même trop nombreuses, tant elles sont outrées souvent et dépassent maintes fois la mesure. C'est un lieu commun tellement évident qu'il est inutile d'insister.

3. Que l'on accuse la papauté de schisme et d'hérésie, on a raison. Que l'on voie dans les Eglises protestantes des erreurs graves et même des hérésies, on a encore raison. Mais que l'on conclue de ce double fait que *tout l'Occident* a été et est hérétique, c'est une erreur manifeste : car ni la papauté ni le protestantisme ne sont l'Occident, encore moins tout l'Occident. Tout l'Occident a été rempli, à toutes les époques, de fidèles, de prêtres et même d'évêques, qui n'ont été ni ultramontains ni protestants; qui ont toujours professé un profond respect pour le catholicisme et pour l'Eglise catholique, et non pour l'ultramontanisme ni pour le parti ultramontain; qui n'ont jamais cessé de défendre la foi des anciens conciles et de glorifier l'Eglise primitive, la tradition universelle consignée dans les écrits des Pères. Eliminer d'un trait de plume tous ces catholiques courageux qui se sont souvent exposés aux persécutions en témoignage de leur foi, c'est fausser l'histoire et la vérité. Ne voir dans tout l'Occident que le romanisme et le protestantisme, c'est un procédé par trop sommaire, qui n'est plus de mise. Les jugements « in globo » de cette sorte ne sont plus permis en notre siècle d'analyse et de dissection, où la critique historique a des exigences nouvelles. Elle ne se contente plus, en effet, des étiquettes générales qu'on accolait autrefois, commodément, sur un parti ou une Eglise, pour en prononcer la condamnation ou la justification, sans pénétrer dans le sens strict des mots, dans la vraie substance des idées et des choses. La critique historique a déjà remis à sa vraie place et réduit à ses justes proportions la papauté, en la distinguant très nettement de l'Eglise universelle ¹⁾. Elle nous rendra encore d'autres services non moins signalés, si nous savons la pratiquer exactement et sans parti pris.

¹⁾ Voir le *Catholique national* du 30 novembre 1895, p. 113—114.

4. Mais, dit-on, tous ces opposants qui ont lutté contre les hérésies papistes et autres, auraient dû s'organiser en Eglise et former contre la papauté une Eglise distincte de la papauté, et ayant sa hiérarchie propre et son administration propre, etc.

Il est à considérer que ces opposants étaient tantôt des laïques, tantôt des prêtres et des évêques. Comme ils se trouvaient partout, ils ne se sentaient nullement isolés, et n'éprouvaient aucun besoin de former une Eglise à part. Ils se savaient membres de l'Eglise universelle; cela leur suffisait. Ils n'avaient aucun doute sur la validité des sacrements qui leur étaient conférés, et l'idée d'avoir pour eux un clergé à part ne leur est pas venue à l'esprit, parce que les ecclésiastiques qui pensaient comme eux étaient faciles à découvrir. L'objection tombe donc d'elle-même ¹⁾.

Mais, dit-on encore, tous ces catholiques hostiles à Rome se cachaient de leur mieux, et ainsi la catholicité de leur Eglise manquait de la visibilité nécessaire.

Sans doute ceux des catholiques qui étaient poursuivis de très près par les inquisiteurs, faisaient souvent tous leurs efforts pour échapper à la prison et au dernier supplice. Mais souvent aussi ils ont affronté avec héroïsme la barbarie de leurs persécuteurs. En dehors de ces cas particuliers, les adversaires de l'ultramontanisme ne se sont que rarement dissimulés; presque toujours ils ont exprimé leurs opinions au grand jour. Ce n'est qu'à partir du concile du Vatican que beaucoup d'adversaires de l'infaillibilité du pape, ont cru devoir cacher leurs opinions, pour échapper à la police jésuitique. Mais la protestation ouverte, le *non possumus* éclatant des anciens-catholiques a empêché la catholicité de l'Eglise d'Occident de disparaître dans l'obscurité; cette catholicité est donc toujours visible.

5. On voit, par ces faits et par ces considérations, combien se tromperaient les théologiens orientaux qui s'imaginaient que l'Eglise orientale est *la seule* Eglise catholique ou orthodoxe, et qu'elle est *la seule* Eglise universelle, sous prétexte que l'Eglise occidentale aurait cessé d'exister sous les deux étreintes du romanisme et du protestantisme. Jamais les Orientaux, au temps des conciles de Lyon et de Florence,

¹⁾ Voir le *Catholique national* du 14 décembre 1895, p. 118.

n'ont émis, que je sache, de telles prétentions, et s'ils les émettaient aujourd'hui, ils ne feraient que montrer combien, avec le temps, ils se seraient laissé pénétrer de l'esprit papiste, qui ne voit que sa propre Eglise et qui en dehors d'elle ne reconnaît l'orthodoxie d'aucune. Ce serait le même exclusivisme, le même aveuglement et le même orgueil pharisaïque.

Qu'ils veuillent bien lire le passage suivant de saint François de Sales: «Entre les perdrix il arrive souvent que les unes desrobent les œufs des autres, afin de les couvrir, soit pour l'avidité qu'elles ont d'estre mères, soit pour leur stupidité qui leur fait mesconoistre leurs œufs propres. Et voicy chose estrange, mais néanmoins bien tesmoignée; car le perdreau qui aura été esclos et nourry sous les aisles d'une perdrix estrangère, au premier réclame qu'il oyt de sa vraye mère qui avoit pondu l'œuf duquel il est procédé, il quitte la perdrix larronnesse, se rend à sa première mère, et se met à sa suite, par la correspondance qu'il a avec sa première origine... Il en est de mesme, Théotime, de nostre cœur; car quoy qu'il soit couvé, nourry et eslevé emmy les choses corporelles, basses et transitoires, et, par manière de dire, sous les aisles de la Nature; néanmoins, au premier regard qu'il jette en Dieu, à la première cognoissance qu'il en reçoit, la naturelle et première inclination d'aimer Dieu, qui estoit comme assoupie et imperceptible, se resveille en un instant...¹⁾» J'ajouterai: Il en est de même de notre Eglise ancienne-catholique: car, quoi qu'elle ait été couvée par l'Eglise romaine, «perdrix larronnesse», elle n'est pas née d'elle, mais de l'ancienne Eglise universelle. La méprise sur ce point n'est plus possible, pour peu que l'on étudie avec exactitude l'histoire de l'ancienne et de la nouvelle Eglise en Occident au IX^e siècle et dans les siècles suivants.

Bref, quatre faits restent indiscutables: — 1^o Il existe, dans l'Eglise catholique d'Occident, des protestations aussi fermes et aussi explicites que nombreuses contre les erreurs et les vices de Rome. Les évêques, les prêtres, les laïques qui les ont écrites n'étaient certainement romanistes ni d'esprit ni de cœur, mais catholiques; — 2^o Les protestations contre le protestantisme n'ont été ni moins nombreuses ni moins fermes.

¹⁾ *Traité de l'amour de Dieu*, livre I, chap. xvi.

Ce qu'on pourrait plutôt leur reprocher, c'est d'avoir été souvent excessives, dépassant la mesure et le but, poussées jusqu'à la violence et même jusqu'à l'erreur; — 3° Outre ces deux séries de protestations, qui n'ont pu être faites ni par des ultramontains ni par des protestants, il existe encore, dans l'Eglise catholique d'Occident, de nombreux ouvrages scientifiques en faveur du véritable christianisme et de la véritable orthodoxie. La prodigieuse activité théologique qui a produit des œuvres aussi éminentes, gloires du catholicisme occidental, ne peut pas être elle-même une activité hérétique et condamnable; — 4° Enfin, il existe, dans l'Eglise catholique d'Occident, une quantité d'œuvres de charité, d'institutions de bienfaisance, où les dévouements les plus héroïques se manifestent chaque jour, au service de toutes les misères physiques, intellectuelles et morales. Dira-t-on que ces dévouements sublimes, ces œuvres admirables, ne proviennent pas de l'esprit de foi et de charité, de l'esprit même de J.-C.? C'est impossible. Le Christ est manifestement là, vivant!

Or, en présence de ces quatre faits, tout esprit de bonne foi, se rappelant, comme dit le Christ, qu'il faut juger l'arbre d'après ses fruits, et qu'on ne recueille pas des figes sur des épines, avouera, en bénissant le Sauveur, qu'il n'a pas cessé de veiller sur son Eglise en Occident, et que, si une partie a prévariqué, l'autre partie, sous des formes peut-être imparfaites et dans des cadres peut-être défectueux, lui est cependant restée fidèle, en conscience et de fait, *in spiritu* et *in veritate*.

Il suffit. Nous avons démontré par des arguments positifs que le romanisme et le protestantisme ne sont pas tout l'Occident; que beaucoup de catholiques occidentaux sont restés fidèles à l'ancienne foi et à l'ancienne Eglise universelle. Que nos frères orientaux se réjouissent plutôt de cet état de choses, si, comme nous n'en doutons pas, ils ont le zèle de la maison de Dieu. Cette maison de Dieu a été fortement ébranlée et en Orient et en Occident : en Orient, où tant d'hérétiques ont surgi, où tant de patriarches ont failli; en Occident, où le papisme et le protestantisme ont répandu de graves erreurs. Mais, si la maison de Dieu a été ébranlée, elle n'a été détruite ni en Orient, malgré les uniates, malgré les sectes, ni en Occident, malgré les ultramontains, malgré les sectes. Que les vrais chrétiens, les vrais catholiques, les vrais ortho-

doxes, se réunissent d'Orient et d'Occident pour rendre à la maison de Dieu sa splendeur première : *multi ab oriente et occidente venient et recumbent cum Abraham, et Isaac, et Jacob in regno cœlorum* (Matth., VIII, 11)... *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* (Ps. 132, 1)!

Oui, que le temps des récriminations haineuses, des prétentions hautaines, des revendications stériles, des jalousies mesquines, soit à jamais passé! Trop longtemps déjà les âmes chrétiennes ont été scandalisées et attristées par toutes ces divisions hostiles d'autel contre autel et d'Eglise contre Eglise. A la guerre il faut substituer désormais la paix : non la paix de l'indifférentisme, qui abandonne les dogmes chrétiens aux ennemis du christianisme; non la paix de ce sentimentalisme prétendu mystique, qui, tout en glorifiant « l'idée » chrétienne, fait bon marché des « doctrines » chrétiennes, et qui ne voit plus dans le christianisme qu'un sentiment et non une doctrine positive; mais la paix dans la foi une et par la foi une, la paix dans la vérité et par la vérité, sans retranchement ni addition; enfin la paix dans l'humilité et par l'humilité, cette humilité chrétienne qui, tout en faisant aimer à chacun son Eglise particulière, la lui fait cependant subordonner à l'Eglise universelle, laquelle renferme dans son unité toutes les Eglises particulières professant la même foi, reconnaissant le même Christ, et baptisées du même baptême : *una fides, unus Christus, unum baptisma*.

E. MICHAUD.
